

“L'internement, je ne le souhaite à personne ! »

Suite à une manie déclenchée par une grossesse psychologique et d'une dose de lithium trop faible, Nickie\* est internée pendant huit semaines contre sa volonté. Une expérience traumatisante qui la coupe de sa famille.

Annick Noirfalisse

Je rencontre Nickie dans un petit café à Amsterdam. Dès qu'elle se met à parler, les larmes lui montent aux yeux. Elle vient de perdre son travail de scientifique senior dans une petite start-up, à la suite d'une crise de manie qu'elle a eu la franchise de partager avec son chef. Son contrat temporaire n'a pas été renouvelé, la raison invoquée étant qu'elle ne serait plus alignée avec la culture de l'entreprise car elle souffrirait trop de stress. « Ce n'est pas juste ! », s'insurge-t-elle. « C'est un reproche que l'on ne m'a jamais fait avant ! ». Nickie veut faire appel à un avocat pour obtenir compensation, mais ce n'est pas facile d'en trouver un avec des prix abordables.

Tout a commencé il y a deux ans. Nickie avait fait, suite à la naissance de sa fille, une psychose suivie d'une dépression post-partum, mais elle pense que ce n'est qu'un épisode isolé. En fait, elle n'est pas du tout convaincue par son diagnostic de bipolarité.

Puis il y a quelques mois, après avoir baissé sa dose de lithium avec l'accord de son médecin, Nickie est convaincue qu'elle fait une grossesse et en a tous les signes. Contre l'avis de son docteur, elle décide de ne pas augmenter le lithium pendant les trois premiers mois pour préserver son futur bébé. Mais elle fait en fait une grossesse nerveuse, aussi appelée pseudocyclose. Son test de grossesse est négatif, mais elle n'est pas convaincue. Elle refuse de faire le test sanguin proposé par son docteur pour confirmer s'il y a grossesse ou non. Elle ne veut aucune intervention externe. Assez rapidement, elle ne dort plus bien la nuit et commence à se disputer avec son mari. Ils ont ensemble une petite fille de deux ans.

Un matin, une ambulance débarque avec la police chez elle. Elle ne se souvient pas d'avoir été prévenue par sa psychiatre que si elle ne prenait pas ses médicaments, c'est ce qui arriverait. Elle est emmenée à l'hôpital psychiatrique d'Amsterdam contre sa volonté. Là, elle se retrouve avec toutes sortes de personnes qui n'ont rien en commun avec elle. Elle se rappelle d'une femme suicidaire et d'un sans-abri qui parle fort et paraît agressif. Elle se sent démunie et vulnérable, pensant en plus être enceinte. Un test sanguin de grossesse fait plus tard, une fois internée, montrera que ce n'était malheureusement pas le cas.

Son mari peut venir la voir, ils ont des échanges dans une salle mise à leur disposition. Mais elle ne verra pas sa fille pendant deux jours et demi, car la présence des autres résidents se baladant dans les corridors avec des comportements étranges pourrait la perturber. « J'ai été internée le samedi matin et j'ai pu voir ma fille le lundi après-midi. Le fait de ne pas pouvoir la voir quand je le voulais a été très difficile », témoigne-t-elle.

Cette coupure brutale avec sa fille la marque encore aujourd'hui. Elle ne savait pas quand elle la reverrait. « L'internement, je ne le souhaite à personne ! », lance-t-elle, les larmes aux yeux. L'expérience a été un vrai traumatisme, dont elle essaie encore de se remettre.

Elle trouve le personnel froid et clinique. Elle peut se promener dans les corridors en journée, mais elle est enfermée à clé dans sa chambre la nuit. Il y a des grillages au balcon qui se trouve au troisième étage. C'est comme si elle était dans une prison.

Le mardi matin, elle est transférée dans un autre centre dans la banlieue d'Amsterdam. Là, le personnel est beaucoup plus attentif et gentil. Il y a même un petit parc dans lequel on peut se promener. Encore en phase maniaque, elle range tout ce qu'elle trouve dans le jardin ainsi que tous les livres de la bibliothèque.

Elle reprend du lithium et on lui accorde progressivement des plages de liberté. Son mari et sa fille peuvent lui rendre visite, elle peut même revenir chez elle pendant quelques heures. La salle de visite au centre est en fait une salle de prière, peu propice à l'accueil des jeunes familles, mais c'est mieux que rien.

| Nickie restera là huit semaines. A sa sortie, une épée de Damoclès lui pend sur la tête. Elle est surveillée par son psychiatre et si elle ne prend pas ses médicaments, elle devra retourner à l'hôpital psychiatrique. « Pour finir, notre liberté de vivre comme nous le voulons, en tant que personne bipolaire, est révocable n'importe quand ! », regrette-t-elle.

\*Prénom fictif